

Opération tempête de l'espace

Ça se précipite. Pas seulement les trombes d'eau et de grêle dans les torrents – pardon, les rues – de Biarritz. Le Fipa aussi se précipite vers la fin de sa 23e édition. Pendant que mes collègues protocolaires se fadent la cérémonie de clôture avec son (très long) [palmarès](#) et son (très bon ?) film – un portrait de Catherine Deneuve –, ma cervelle débordée tente de reprendre pied au milieu d'un océan d'images.

Un océan d'images, et des conversations aussi, comme ce midi lors du déjeuner organisé par *Télérama*. Echanges d'impressions sur les films... au fil desquels les regrets s'accumulent. Vite, aller rattraper ce documentaire sur la mémoire historique du franquisme que tout le monde encense. A 17h30, se précipiter au Royal pour voir *Depuis Tel-Aviv*, un film dont la réalisatrice fait la promotion avec charme.

Bonnes pioches. La chronique, par Naruna Kaplan de Nacedo, de son installation à Tel-Aviv offre un candide et savoureux point de vue sur la société israélienne et ses contradictions – pour ne pas dire sa schizophrénie. Mais... scandale ! Ce film n'a pas de diffuseur ! J'ai une idée. Après la cérémonie de clôture, il y a la fête finale organisée par Arte. J'ai une invitation. Je vais y aller. Voici mon plan : je profite que Jérôme Clément, en transe sur la piste de danse, ne se rend plus compte de rien pour le prendre en otage sous la menace d'une coupe à champagne ébréchée. Puis, j'exige l'achat et la diffusion en prime-time de *Depuis Tel-Aviv* par Arte en échange de la libération de son PDG. Pas bête, non ? Je vous raconterai.



Contrairement à ce que pourrait laisser penser cette image, "Depuis Tel-Aviv" est un film très coloré et assez bruyant.

A propos de diffuseur, qui sautera sur *Los Caminos de la memoria* (*Les Chemins de la mémoire*), produit par la télévision... belge ? José Luis Peñafuerte y exhume avec délicatesse une mémoire qui fait défaut à l'Espagne depuis trente ans, celle des crimes de la dictature franquiste, que les victimes et leurs parents continuaient à taire jusqu'au récent vote de la « loi de la mémoire historique ». De ce côté-ci des Pyrénées, je n'imaginai pas l'ampleur du déni.



Une des dizaines de fosses communes qui parsèment le sol espagnol. Après en avoir fait l'inventaire, les fouilles ont commencé.

Inimaginables aussi, les menaces qui orbitent au-dessus de nos têtes. On risque de nous priver de Vincent Lagaf' sur TF1, on veut nous empêcher de demander « T'es où ? » à nos interlocuteurs téléphoniques et de regarder la dernière vidéo du chat qui tombe d'une chaise sur Dailymotion. Le « on » en question, ce sont les méchants Américains. Ils veulent « arsenaliser » l'espace. Y envoyer des armes

capables de détruire les satellites concurrents, développer des lasers d'une portée cent mille fois supérieure au sabre de Darth Vader. Or, si vous pulvérisiez un satellite – vous pouvez essayer chez vous –, ça produit inmanquablement des débris. Qui détruisent eux-mêmes d'autres satellites. Résultat : plus de communications sur Terre, tous les systèmes de radioguidage en panne, plus de Julien Lepers ni de SMS – bref, un bordel monstre. Que tout le monde redoute, y compris les états-majors de pays alliés des Etats-Unis.



Pax Americana, le film canadien de Denis Delestrac, qui raconte tout ça, est une charge au canon contre la militarisation de l'espace. Pas sûr que sa portée soit aussi longue que celle des lasers de la Nasa. Un peu de subtilité n'aurait pas déparé ce pavé clipé. Mais le film qu'Arte diffusera le 2 mars fourmille d'informations que j'ignorais et qui risquent d'encourager ma parano, galopante depuis que je ne mange plus de biscuits à l'huile de palme ni de riz thaïlandais. Avec le talent qu'on leur connaît, les Ricains pourraient nous déclencher dans les cieux une frappe chirurgicale à effet collatéral mal contrôlé. Je vais me dépêcher de poster ce blog avant que les satellites s'éparpillent façon puzzle de l'espace. Par bonheur, l'éventualité de recevoir des débris orbitaux sur la caboche ne m'effraie pas. Avec ce qui tombe sur Biarritz, je suis habitué au pire.

Samuel Gontier